

15 avril 2007 – France

---

**DE : Gérard VIGNAUX**  
**Psychothérapeute-Psychanalyste à Paris**

**Objet : un candidat "pour les psy"**

---

Chers amis,

Durant cette campagne présidentielle atypique où les excès en tous genres se multiplient, chacun devra en tant que citoyen démêler le vraisemblable de l'in vraisemblable et finalement choisir celui qui aidera à l'installation de nos valeurs et de nos règles de vie futures.

En tant que thérapeute depuis 26 ans, c'est la 1<sup>ère</sup> fois que j'assiste à une telle interférence de la politique dans mon univers professionnel.

Je pense à la loi sur les Psychothérapeutes et maintenant à ces déclarations concernant l'origine génétique des comportements suicidaires et pédophiles.

Ce vendredi 13 avril, paru dans le figaro, un article d'Elisabeth ROUDINESCO dont je saisis manuellement un extrait signifiant et un coupé collé (assez long mais à mon sens qui ne manque pas d'intérêt) des commentaires de celui concerné par cette rencontre, à savoir Michel ONFRAY.

Je vous en souhaite bonne réception et je suis disposé à en discuter avec vous si vous le souhaitez.

Bien amicalement,

*Gérard VIGNAUX*

Elisabeth Roudinesco :

« Rien ne saurait excuser l'arrogance avec laquelle il revendique une opinion absurde. Il n'a pas soutenu que telle ou telle maladie mentale - autisme, schizophrénie, etc... puisse relever d'une prédisposition génétique, ce qui fait débat aujourd'hui. Non, il a choisi deux catégories d'actes : la pédophilie et le suicide qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre mais qui ont pour seul point commun de ne relever d'aucune sorte de prédisposition génétique. Nicolas Sarkozy a donc réussi le tour de force de récuser, peut être à l'insu de son plein gré, les principes de la religion dont il se réclame, l'héritage humaniste dont il devrait être le garant et le discours de la science dont il ne cesse de valoriser les acquis. »

« Nicolas Sarkozy n'est ni antisémite ni l'adepte d'une quelconque vieille droite française chauvine et xénophobe, même s'il rêve de la domestiquer.

Il est plus simplement l'imitateur d'une école de pensée bien connue, le néoconservatisme extrême, aujourd'hui désavoué par plus de la moitié du

Peuple américain et par ses élites à cause de ses résultats politiques et économiques désastreux. Aussi bien adhère-t-il à une vision de la société

Centrée, d'un côté, sur l'utilisation policière des communautarismes ethniques et religieux et, de l'autre, sur la biocratie, laquelle consiste à pervertir

**Les données de la science pour faire croire en l'idée qu'une société pourrait être entièrement de ses éléments indésirables : l'alliance du gourdin et de La belle âme. »**

**Le cerveau d'un homme de droite.**

**Portrait de Nicolas Sarkozy, acte 1.**

*De Boston (U.S.A.) mardi 3 avril, 16h00 heure locale.*

La revue Philosophie magazine m'a demandé si, sur le principe, j'acceptais de rencontrer l'un des candidats à la présidentielles pour le questionner sur son programme culturel, son rapport aux choses de l'esprit ou sa relation à la philosophie. Dans la foulée de mon consentement, la rédaction m'a rappelé en me demandant si j'avais une objection contre Nicolas Sarkozy. Pas plus avec lui qu'avec un autre, j'aurais même consenti à Jean-Marie Le Pen tant l'approche de l'un de ces animaux politiques m'intéressait comme on visite un zoo ou un musée des horreurs dans une faculté de médecine. Ce fut donc Nicolas Sarkozy.

Il me paraît assez probable que son temps passé – donc perdu...- avec Doc Gynéco ou Johnny Hallyday le dispensait de connaître un peu mon travail, même de loin. Je comptais sur la fiche des renseignements généraux et les notes de collaborateurs. De fait, les porte plumes avaient fait au plus rapide : en l'occurrence la copie de mon blog consacrée à son auguste personne. Pour mémoire, son titre était : Les habits de grand- mère Sarkozy – j'y montrais combien le candidat officiel drapait ses poils de loup dans une capeline républicaine bien inédite ...

Je me trouvais donc dans l'antichambre du bureau de la fameuse grand mère Sarkozy, place Beauvau, en compagnie de deux compères de la rédaction de la revue et d'un photographe qui n'en revenaient pas de se retrouver dans cette géographie de tous les coups fourrés de la République. Epicentre de la stratégie et de la tactique politique policière, espace du cynisme en acte, officine du machiavélisme en or d'Etat, et portraits des figures disciplinaires de l'histoire de France représentées en médaillons d'austères sinistres.

Arrivée du Ministre de l'intérieur avec un quart d'heure d'avance, il est 17h00 ce mardi 20 février. Début houleux. Agressivité de sa part. Il tourne dans la cage, regarde, jauge, juge, apprécie la situation. Grand fauve blessé, il a lu mes pages de blog et me toise – bien qu'assis dans un fauteuil près de la cheminée. Il a les jambes croisées, l'une d'entre elles est animée d'un incessant mouvement de nervosité, le pied n'arrête pas de bouger. Il tient un cigare fin et long, étrange module assez féminin. Chemise ouverte, pas de cravate, bijoux en or, bracelet d'adolescent au poignet, cadeau de son fils probablement. Plus il en rajoute dans la nervosité, plus j'exhibe mon calme.

Premier coup de patte, toutes griffes dehors, puis deuxième, troisième, il n'arrête plus, se lâche, agresse, tape, cogne, parle tout seul, débit impossible à contenir ou à canaliser. Une, deux, dix, vingt phrases autistes. Le directeur de cabinet et le porte-plume regardent et écoutent, impassibles. On les imagine capables d'assister à un interrogatoire musclé arborant le même masque, celui des gens de pouvoir qui observent comment on meurt en direct et ne bronchent pas. Le spectacle des combats de gladiateurs.

Je sens l'air glacial que transportent avec eux ceux qui, d'un geste du pouce, tuent ou épargnent. Poursuite du monologue. Logorrhée interminable. Vacheries lancées comme le jet de fiel d'une bile malade ou comme un venin pulsé par le projet du meurtre. Hâbleur, provocateur, sûr de lui en excitant l'adversaire à se battre, il affirme en substance : « Alors, on vient voir le grand démagogue alors qu'on n'est rien du tout et, en plus, on vient se jeter dans la gueule du loup... » !

Je fais une phrase. Elle est pulvérisée, détruite, cassée, interdite, morcelée : encore du cynisme sans élégance, toujours des phrases dont on sent qu'il les souhaiterait plus dangereuses, plus mortelles sans parvenir à trouver le coup fatal. La haine ne trouve pas d'autre chemin que dans cette série d'aveux de blessure. J'avance une autre phrase. Même traitement, flots de verbes, flux de mots, jets d'acides. Une troisième. Idem. Je commence à trouver

la crise un peu longue. De toute façon démesurée, disproportionnée.

Si l'on veut être Président de la République, si l'on s'y prépare depuis le berceau, si l'on souhaite présider les destinées d'un pays deux fois millénaires et jouer dans la cour des grands fauves de la planète, si l'on se prépare à disposer du feu nucléaire, si l'on s'expose depuis des années en s'invitant tous les jours dans les informations de toutes les presses, écrites, parlées, photographiées, numérisées, si l'on mène sa vie publique comme une vie privée, et vice versa, si l'on aspire à devenir le chef des armées, si l'on doit un jour garantir l'Etat, la Nation, la République, la Constitution, si, si, si, alors comment peut on réagir comme un animal blessé à mort, comme une bête souffrante, alors qu'on a juste à reprocher à son interlocuteur un blog confidentiel peu amène, certes, mais inoffensif ?

Car je n'ai contre moi, pour justifier ce traitement disproportionné, que d'avoir signalé dans une poignée de feuillets sur un blog, que le candidat aux présidentielles me semblait très récemment et fort fraîchement converti à De Gaulle, au gaullisme, à la Nation, à la République, que ses citations de Jaurès et Blum apparaissaient fort opportunément dans un trajet d'une trentaine d'années au cours desquelles ces grands noms étaient introuvables dans ses interventions, questions qui, au demeurant, rendaient possible un débat, et que c'était d'ailleurs pour ces raisons que nous étions là, Alexandre Lacroix, Nicolas Truong et moi....

Cette colère ne fut stoppée que par l'incidence d'une sonnerie de téléphone portable qui le fit s'éloigner dans la pièce d'à côté. Tout en se déplaçant, il répondait avec une voix douce, tendre, très affectueuse, avec des mots doux destinés très probablement à l'un de ses enfants. Le fauve déchaîné tout seul devenait un félin de salon ronronnant de manière domestique. En l'absence du ministre, je m'ouvre à mes deux comparses en présence des deux siens et leur dit que je ne suis pas venu pour ce genre de happening hystérique et que j'envisage de quitter la place séance tenante...

J'étais venu en adversaire politique, certes, la chose me paraissait entendue, et d'ailleurs plutôt publique, mais ceci n'excluait pas un débat sur le fond que je souhaitais et que j'avais préparé en apportant quatre livres enveloppés dans du papier cadeau ! Quiconque a lu Marcel Mauss sait qu'un don contraint à un contre don et j'attendais quelque chose d'inédit dans ce potlatch de primitifs post-modernes ...

Vaguement liquéfié, et sibyllin, le tandem de l'équipe de Philosophie magazine voyant leur scoop s'évaporer dans les vapeurs du bureau propose, dès le retour du Ministre, que nous passions à autre chose et que j'offre mes cadeaux... Je refuse en disant que les conditions ne sont pas réunies pour ce genre de geste et que, dans tous les sens du terme, il ne s'agit plus de se faire de cadeaux.

« Passons alors à des questions ? A un débat ? Essayons d'échanger ? » tentent Alexandre Lacroix et Nicolas Truong. Essais, ébauche. En tiers bien à la peine, ils reprennent leurs feuilles et lancent deux ou trois sujets. La vitesse de la violence du ministre est moindre, certes, mais le registre demeure : colère froide en lieu et place de la colère incandescente, mais colère tout de même.

Sur de Gaulle et le gaullisme récent, sur la Nation et la République en vedettes américaines – disons le comme ça... - de son discours d'investiture, sur la confiscation des grands noms de gauche, sur l'Atlantisme ancien du candidat et son incompatibilité avec la doctrine gaullienne, le débat ne prend pas plus. Il m'interpelle : « quelle est ma légitimité pour poser de pareilles questions ? Quels sont mes brevets de gaullisme à moi qui parle de la sorte ? Quelle arrogance me permet de croire que Guy Môcquet appartient plus à la gauche qu'à la France ? ». Donc à lui... Pas d'échanges, mais une machine performante à récuser les questions pour éviter la franche confrontation. Cet homme prend toute opposition de doctrine pour une récusation de sa personne. Je pressens que, de fait, la clé du personnage pourrait bien être dans l'affirmation d'autant plus massive de sa subjectivité qu'elle est fragile, incertaine, à conquérir encore. La force affichée masque mal la faiblesse viscérale et vécue. Aux sommets de la République, autrement dit dans la cage des grands fauves politiques, on ne trouve semble-t-il qu'impuissants sur eux-mêmes et qui, pour cette même raison, aspirent à la puissance sur les autres. Je me sens soudain Sénèque

assis dans le salon de Néron...

Habilement, les deux compères tâchent de reprendre le cours des choses, d'accéder un peu aux commandes de ce débat qui n'a pas eu lieu et qui, pour l'instant, leur échappe totalement. De fait, l'ensemble de cette première demi-heure se réduisait à la théâtralisation hystérique d'un être perdu corps et âme dans une danse de mort autour d'une victime émissaire qui assiste à la scène pendant que, de part et d'autre des deux camps, deux fois deux hommes assistent, impuissants, à cette scène primitive du chef de horde possédé par les esprits de la guerre. Grand moment de transe chamanique dans le bureau d'un Ministre de l'intérieur aspirant aux fonctions suprêmes de la République ! Odeurs de sang et de remugles primitifs, traces de bile et de fiel, le sol ressemble à la terre battue jonchées d'immondices après une cérémonie vaudoue...

Tout bascule quand nous entamons une discussion sur la responsabilité, donc la liberté, donc la culpabilité, donc les fondements de la logique disciplinaire : la sienne . Nicolas Sarkozy parle d'une visite faite à la prison des femmes de Rennes. Nous avons laissé la politique derrière nous. Dès lors, il ne sera plus le même homme. Devenant homme, justement, autrement dit débarrassé des oripeaux de son métier, il fait le geste d'un poing serré porté à son côté droit du ventre et parle du mal comme d'une chose visible, dans le corps, dans la chair, dans les viscères de l'être.

Je crois comprendre qu'il pense que le mal existe comme une entité séparée, claire, métaphysique, objectivable, à la manière d'une tumeur, sans aucune relation avec le social, la société, la politique, les conditions historiques. Je le questionne pour vérifier mon intuition : de fait, il pense que nous naissons bons ou mauvais et que, quoi qu'il arrive, quoi qu'on fasse, tout est déjà réglé par la nature.

A ce moment, je perçois là la métaphysique de droite, la pensée de droite, l'ontologie de droite : l'existence d'idées pures sans relations avec le monde. Le Mal, le Bien, les Bons, les Méchants, et l'on peut ainsi continuer : les Courageux, les Fainéants, les Travailleurs, les Assistés, un genre de théâtre sur lequel chacun joue son rôle, écrit bien en amont par un Destin qui organise tout. Un Destin ou Dieu si l'on veut. Ainsi le Gendarme, le Policier, le Juge, le Soldat, le Militaire et, en face, le Criminel, le Délinquant, le Contrevenant, l'Ennemi. Logique de guerre qui interdit toute paix possible un jour.

Dès lors, ne cherchons pas plus loin, chacun doit faire ce pour quoi il a été destiné : le Ministre de l'Intérieur effectue son travail, le Voleur le sien, et il en va d'une répartition providentielle (au sens théologique du terme) de ces rôles. Où l'on voit comment la pensée de droite s'articule à merveille avec l'outillage métaphysique chrétien : la faute, la pureté, le péché, la grâce, la culpabilité, la moralité, les bons, les méchants, le bien, le mal, la punition, la réparation, la damnation, la rédemption, l'enfer, le paradis, la prison, la légion d'honneur, etc.

J'avance l'idée inverse : on ne choisit pas, d'ailleurs on a peu le choix, car les déterminismes sont puissants, divers, multiples. On ne naît pas ce que l'on est, on le devient. Il rechigne et refuse. Et les déterminismes biologiques, psychiques, politiques, économiques, historiques, géographiques ? Rien n'y fait. Il affirme : **« J'inclinerais**

**pour ma part à penser qu'on naît pédophile, et c'est d'ailleurs un problème que nous ne sachions soigner cette pathologie-là. Il y a 1200 ou 1300 jeunes qui se suicident en France chaque année, ce n'est pas parce que leurs parents s'en sont mal occupés ! Mais parce que génétiquement ils avaient une fragilité, une douleur préalable. Prenez les fumeurs : certains développent un cancer, d'autres non. Les premiers ont une faiblesse physiologique héréditaire. Les circonstances ne font pas tout, la part de l'inné est immense »**. « Génétiquement » : une position intellectuelle tellement

répandue outre-Atlantique !

La génétique, l'inné, contre le social et l'acquis ! Les vieilles lignes de partage entre l'individu responsable de tout,

la société de rien qui caractérise la droite, ou la société coupable de tout, l'individu de rien, qui constitue la scie musicale de la gauche ... Laissons de côté la théorie. Je passe à l'exemple pour mieux tâcher de montrer que le tout génétique est une impasse autant que le tout social. Face à cet aveu de lieu commun intellectuel, je retrouve naturellement les techniques socratiques du lycée pour interpeller, inquiéter et arrêter l'esprit, capter l'attention de mon interlocuteur qui, de fait, semble réellement désireux d'avancer sur ce sujet.

J'argumente : Lui dont chacun sait l'hétérosexualité – elle fut amplement montrée sur papier couché, sinon couchée sur papier montré...-, a-t-il eu le choix un jour entre son mode de sexualité et un autre ? Se souvient-il du moment où il a essayé l'homosexualité, la pédophilie, la zoophilie, la nécrophilie afin de décider ce qui lui convenait le mieux et d'opter, finalement, et en connaissance de cause, pour l'hétérosexualité ? Non bien sûr. Car la forme prise par sa sexualité est affaire non pas de choix ou de génétique, mais de genèse existentielle. Si nous avions le choix, aucun pédophile ne choisirait de l'être...

L'argument le stoppe. Il me semble qu'à partir de ce moment, le candidat aux présidentielles, le ministre de l'intérieur, l'animal politique haut de gamme laisse le pas à l'homme, fragile, inquiet, ostensiblement hâbleur devant les intellectuels, écartant d'un geste qui peut être méprisant le propos qui en appelle aux choses de l'esprit, à la philosophie, mais finalement trop fragile pour s'accorder le luxe d'une introspection ou se mettre à la tâche socratique sans craindre de trouver dans cette boîte noire l'effroyable cadavre de son enfance.

Dans la conversation, il **confie qu'il n'a jamais rien entendu d'aussi absurde que la phrase de Socrate « Connais-toi toi-même »**. Cet aveu me glace – pour lui. Et pour ce qu'il dit ainsi de lui en affirmant pareille chose. Cet homme tient donc pour vain, nul, impossible la connaissance de soi ? Autrement dit, cet aspirant à la conduite des destinées de la nation française croit qu'un savoir sur soi est une entreprise vaine ? Je tremble à l'idée que, de fait, les fragilités psychiques au plus haut sommet de l'Etat, puissent gouverner celui qui règne !

Lors de sa parution, j'avais lu Le pouvoir et la vie de Valéry Giscard d'Estaing qui racontait ses crises d'angoisse, ses inhibitions le paralysant dans son véhicule militaire de parade le 14 juillet sur les Champs Elysées, ses prétextes pour quitter le conseil des ministres afin de subir une injection de calmant, son désir de se faire psychanalyser (par Lacan !) pendant son septennat, etc. Je me souvenais de confidences faites par tel ami bien informé sur l'état psychique fort peu reluisant de Jacques Chirac après la dissolution et sur le type de traitement psy qu'il suivait à cette époque. Je me rappelais la fin d'un François Mitterrand, entre voyantes et reliques de sainte Thérèse, invocations des forces de l'esprit, croyance en l'au-delà et abandon aux médecines de perlimpinpin.

Et je voyais là, dans le regard devenu calme du fauve épuisé par sa violence, un vide d'homme perdu qui, hors politique, se défie des questions car il redoute les réponses, et qui, dès qu'il sort de son savoir faire politicien, craint les interrogations existentielles et philosophiques car il appréhende ce qu'elles pourraient lui découvrir de lui qui court tout le temps pour n'avoir pas à s'arrêter sur lui-même.

Les soixante minutes techniquement consenties s'étaient allongées d'une trentaine d'autres. Les deux rôles en costumes qui le flanquaient jouaient le sablier. Je trouvais l'heure venue pour offrir mes cadeaux. Au ministre de l'intérieur adepte des solutions disciplinaires : **Surveiller et punir** de Michel Foucault ; au catholique qui confesse que, de temps en temps, la messe en famille l'apaise : **L'Antéchrist** de Nietzsche ; pour le meurtrier du père, le chef de la horde primitive : **Totem et tabou** de Freud ; pour le libéral qui écrit que l'antilibéralisme c'est « l'autre nom du communisme » ( il dit n'avoir pas dit ça, je sors mes notes et précise le livre, la page...) : **Qu'est-ce que la propriété ?** de Proudhon. Comme un enfant un soir de Noël, il déchire avidement. Il ajoute : « j'aime bien les cadeaux ». Puis : « Mais je vais donc être obligé de vous en faire alors ? »... Comme prévu.

Dans l'entrebâillement de la porte de son bureau, la tension est tombée. Qui prend l'initiative de dire que la rencontre se termine mieux qu'elle n'a commencé ? Je ne sais plus. Il commente : « Normal, on est deux bêtes chacun dans notre genre, non ? Il faut que ça se renifle des bêtes comme ça... ». Je suis sidéré du registre :

l'animalité, l'olfaction, l'odorat. Le degré zéro de l'humanité donc. Je le plains plus encore. Je conçois que Socrate le plongerait dans des abîmes dont il ne reviendrait pas... Du moins : dont l'homme politique ne reviendrait pas. Ou, disons le autrement : dont l'homme politique reviendrait, certes, mais en ayant laissé derrière lui sa défroque politique pour devenir enfin un homme.

Alors que ses cerbères le prennent presque par la manche, il manifeste le désir de continuer cette conversation, pour le plaisir du débat et de l'échange, afin d'aller plus loin. Tout de go, il me propose de l'accompagner, sans journalistes – il fait un mouvement de bras dans la direction des comparses de Philosophie magazine comme pour signifier leur congé dans un geste qui trahit ce qu'il pense probablement de toute la corporation... Je refuse. Une autre fois ? Les deux amis ont leurs deux paires d'yeux qui clignotent comme des loupiotes... Voyons donc pour plus tard... Dernier mot de Nicolas Sarkozy en forme de lapsus, il est mouvement vers la sortie : « Je suis quand même un drôle de type, non ? Je dois convaincre soixante-cinq millions de français, et je vous dis, là, que je voudrais continuer la conversation ! Hein ? Non ? Il n'y a pas autre chose à faire ? Quand même... ». Soixante-cinq millions c'est le nombre des français à convaincre d'amour, pas celui des électeurs à convaincre de voter...

*(A suivre...)*

### **L'hémisphère gauche d'un cerveau de droite.**

#### **Portrait de Nicolas Sarkozy. Acte 2.**

**Cambridge, (USA), vendredi 6 avril 2007, 10h10 heure locale.**

Rendez-vous fut donc pris pour une seconde séance. Elle eut lieu au même endroit le Jeudi 1<sup>er</sup> mars. J'arrive donc à huit heures du matin, place Beauvau, avec mes trois acolytes. Apparemment, Nicolas Sarkozy n'avait pas prévu que je revienne accompagné et m'attendait pour un petit déjeuner en tête à tête ... De bonne grâce, il fait ajouter trois couverts par un personnel très balzacien dans le costume et la scénographie.

Nous ne parlons pas de sujets qui fâchent – politique, gaullisme, libéralisme, religion, présidentielles, ministère de l'intérieur- et commençons de plain pied avec Sénèque qu'un ami – probablement de qualité...- lui a conseillé de lire au moment de sa traversée du désert après l'aventure du soutien à Edouard Balladur. Je tiens, de fait, les **Lettres à Lucilius** pour un immense livre pas si éloigné de ça de l'épicurisme et sûrement pas aussi caricatural à l'endroit de la philosophie d'Epicure que le rabâche la vulgate stoïcienne.

Je conçois que ce livre puisse produire les meilleurs effets sur un homme du commun, mais sur un homme qui évolue dans les couloirs des officines les plus élevées de la République, je suis curieux de l'effet. Car on oublie cette vérité élémentaire que, derrière l'icône médiatique, la caricature journalistique, la réduction de l'image publique, les clichés qui constituent l'occasion d'une réputation, bonne ou mauvaise, les images qui amplifient l'amour des conquises ou développent la haine des opposants, il existe un homme de chair et d'os, d'âme et de peur, d'angoisses et de faiblesses, de fragilités et de névroses, un être qui entretient avec les fantômes de son enfance et les spectres de sa mort, ou de celle des êtres qui comptent pour lui, une relation intime dans laquelle tout est dit, mais codé, transfiguré par un inconscient qui enterre tout cela, ne laissant dépasser de temps en temps que des morceaux d'os et des fragments d'âme .

Sénèque ou l'art de vivre avec, de composer avec les coups du destin, de transformer les échecs (politiques) en succès (existentiels), de rencontrer l'essentiel en face, sans fioritures, sans les emballages mensongers des palais du pouvoir ; Sénèque ou les rendez-vous avec la mort, la douleur, la souffrance, le temps qui passe ; Sénèque et l'amitié ; Sénèque ou l'essentiel après quoi la philosophie morale peut plier bagages pour un long temps ; Sénèque et Néron, aussi. Je suis dans le bureau du Ministre de l'Intérieur... Le Ministre, le pouvoir, l'ingratitude.

Je sens la douleur de cette période - où, dit-il, il était « redescendu tout en bas » - dans son existence : il n'aime pas les échecs, lui moins qu'un autre. Il affirme faire de la politique pour être aimé. « Comme tout le monde dit-il,

parce que tout le monde a envie d'être aimé ». Etrange d'avoir choisi la politique, un monde en noir et blanc où l'on aime si peu, et où l'on déteste tant, même et surtout avec les protagonistes de son propre camp. En politique, il n'y a que des alliances opportunistes, des amitiés de tactique, des liaisons de stratégie aussi vite conclues que dénoncées.

Dans cet univers vipérin, chacun cache une dague dans sa manche et l'on n'est jamais poignardé que par ses plus proches – ici comme ailleurs. Faire de la politique pour être aimé est une étrange démarche, car, dans ce bassin de murènes, on récolte bien plus souvent la haine, le mépris, la détestation dans ce monde-ci que dans d'autres où, pourtant, les passions tristes font aussi la loi. Je ne crois donc pas Nicolas Sarkozy quand il avance cette idée écran : la politique pour être aimé....

A l'évidence, quelque chose d'autre se cache derrière ce paravent. Car l'exercice politique haut de gamme, à ces niveaux de dangerosité psychiatrique, a plus à voir avec la quête d'une puissance défaillante qu'avec un besoin d'amour, elle paraît plus en phase avec un manque de soi plus qu'avec une envie d'exister dans le regard aimant d'autrui. Un freudien verrait probablement dans cette tyrannie de la puissance défaillante – qui architecture une existence toute entière – un écho à la castration, donc la menace d'une ombre du père – du géniteur, père réel, aux modèles politiques, pères symboliques, évidemment.

Belles lumières dans le jardin du Ministère. Des immeubles autour, paisibles, calmes, avec vue plongeante sur le carré de pelouse, les arbres et un panier de basket accroché à l'un d'entre eux – un morceau de vie dans un bunker de la nation. Une antenne immense avec des câbles qui arriment l'ensemble au sol : le totem des communications de la police française. La voix des Fouché et de ses comparses d'aujourd'hui partant codée, cryptée, porter la bonne nouvelle policière dans tous le pays.

Beaux produits, bonne cuisine sur la table du petit déjeuner. Service impeccable. Œufs au plat, jus d'orange, café, pain grillé, confitures... Non loin, en face du bureau, une table avec la presse du jour et les quotidiens. Derrière le fauteuil du ministre, une horloge à affichage numérique (la même tuait le temps avant le changement de millénaire sur la façade de Beaubourg pendant des mois...) décompte compulsivement les heures, les minutes, les secondes qui (nous) séparent des élections... Le Ministre, le pouvoir, l'angoisse.

Le sablier post-moderne en instrument de Vanité, voilà probablement un indice sur l'âme de l'homme qui court après le temps, que le présent n'intéresse qu'en regard du futur, de l'avenir, de demain. Incapable de jouir de l'instant, il semble toujours le sacrifier pour un temps à venir. Il confie que, depuis toujours, ce qui l'intéresse c'est l'étape suivante : « Quand j'étais jeune militant, au fond de la salle, je voulais être devant. Quand j'étais devant, je voulais être sur la scène. Quand j'étais sur la scène, je voulais être à la tribune. Quand je me suis trouvé à la tribune, j'ai eu envie de plus, de mieux, de la marche d'après. Je suis fait comme ça... ». Le Ministre, le pouvoir, la solitude.

Je me prend à penser : mais que peut désirer ensuite cet homme s'il est élu président de la République, sinon sa réélection ? Et après une éventuelle réélection ? Dès lors la République, la Nation, l'Etat, le bien public, l'intérêt général, la France, le drapeau, et autres personnages fantoches de la pièce de théâtre qui se joue nationalement, tout cela compte pour bien peu, sinon rien. La politique cache de petites histoires psychiques, elle dissimule les micros aventures de l'inconscient d'un homme seul, fragile, inachevé, mutilé, souffrant. La course à la présidence de la République n'est pas seulement une affaire politique, mais aussi (et surtout ?) une logique thérapeutique, une cure sur le divan, une plainte mal contenue débordant sur tout le pays pris en otage de ce traitement. Plainte de douleur muette, de souffrance silencieuse, mais néanmoins réelles...

Nous parlons d'Albert Cohen. Je tiens **Belle du seigneur** pour un très grand livre dans l'histoire universelle de la littérature. Il acquiesce, confirme et détaille son plaisir à lire le monologue d'Ariane au bain, mais précise qu'il préfère **Le livre de ma mère**... Première phrase de ce livre : « Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte ». Le Ministre, l'amour, la mère.

Il embraye sur Yasmina Reza, raconte comme elle est venue le trouver pour écrire sur lui et suivre sa campagne. Comment il a donné son accord pourvu qu'elle ne pose aucune question. Confirmé qu'en cas d'accord, il lui laisserait libre accès à ses archives. « Si je gagne, ce sera le roman du couronnement, de l'apothéose. Si je perds, celui du tragique. Dans les deux cas, ça fait une histoire intéressante ». Le Ministre, l'écrivain, le roman- et ses personnages...

Il parle de **Dans la luge de Schopenhauer**, sa dernière pièce, avoue préférer **Le dieu du carnage** (vue avant de faire la connaissance de son auteur) dans laquelle une scène met en présence un couple, lui à terre, roulé en boule, comme un chien, au pied de sa femme. Il lui demande s'il l'aime encore, elle touche du bout du pied l'homme avachi. On ne sait si elle va lui donner un coup ou pas... Racontant cette scène, son visage quintessencie l'angoisse qu'il incarne à cet instant... Regard d'enfant angoissé. Je sens que cet homme a vibré à la théâtralisation de cette situation existentielle dans laquelle il a dû probablement se trouver, l'inconscient fouaillé. Le Ministre, l'amour, la femme.

Sur la souffrance – celle du Ministre ayant misé sur le mauvais cheval présidentiel, celle de l'homme amoureux d'une femme qui a peut-être eu besoin du corps d'un tiers pour affirmer son amour à l'homme de sa vie -, il énonce une vérité stoïcienne : la réalité de la douleur est moins douloureuse que la peur de la douleur. On sent la découverte vécue et la quiétude suivant la trouvaille, comme un enfant ravi du bonheur d'une paix conquise. Celui qui rit de Socrate jouit de ses trouvailles socratiques. Tant mieux pour lui ; tant mieux pour Socrate.

Il avoue ne pas aimer attendre, être pressé, il apprécie les passions fortes, les sensations et les émotions denses, il veut mille vies dans une, la sienne. Je comprends cette façon de voir les choses, car je suis dans le même état d'esprit. Mais lui dans l'inquiétude dispersée, moi dans la quiétude concentrée. Lui, intranquille éparpillé dans les fragments, moi tranquille dans le grand tout. Lui nerveux sans cesse, moi serein tout le temps. Lui n'aimant pas l'introspection, la philosophie, Socrate, moi ayant construit ma vie sur cette discipline, et avec elle, comme une ascèse, depuis des années, puis acquis mon équilibre de haute lutte tant mon départ dans la vie fut contemporain de cauchemars qui rendaient très improbable une vie heureuse.

Sentant probablement mon accord avec lui sur la jubilation dans l'exercice de ces vitesses existentielles, il me demande : « vous êtes comme ça vous aussi, non ? ». J'acquiesce. Il ajoute : « Je m'en doutais. J'ai le regret de vous dire qu'on pourrait partir en vacances ensemble ! ». Suivent des considérations qui, à propos des complicités de personnes, écartent la politique et mettent au centre le « style »... Comment ne pas être d'accord ? Le style, autrement dit, la petite musique reconnaissable, le ton, le tempérament, le caractère, la façon, le mode d'être, l'existence impossible à dupliquer, la singularité, la subjectivité – hors réputation, cet inévitable malentendu.

Je m'arrête sur cette idée étonnante : partir en vacances avec Nicolas Sarkozy ! Un instant, je me suis vu dans un décor de rêve, un endroit méditerranéen, mer et soleil, ciel insolemment bleu et chaleur estivale, certes, mais avec un entourage cauchemardesque : sur la terrasse matutinale, André Glucksmann reprend de la confiture, Pascal Bruckner lui demande le pot, Doc Gynéco se verse du café, Christine Angot attend son tour pour le pain grillé, Alain Minc demande du Nutella, Johnny Hallyday a la bouche pâteuse, et l'on attend le passage de BHL qui rentre du Darfour et repart à Marrakech... Je sens que cette idée de vacances est un piège, non qu'il me le tende à dessein, - du moins je ne le crois pas, je l'imagine sincère à ce moment...- mais parce que cet entretien, si **Philosophie magazine** conserve ce moment-là, ne sera probablement vu et lu que par le prisme de cette invite en forme de boutade.

Je me réveille un peu, n'étant guère du matin. Le rêve des vacances devenu cauchemar m'a sorti du brouillard... Dehors les bruits de la ville, l'activité du monde, la rumeur de Paris. Le petit déjeuner se poursuit dans le calme. Finies la nervosité et l'agressivité des premiers moments de la semaine précédente, finis les gestes qui trahissaient la contrariété, l'agressivité, l'agitation. Dans ce bureau du ministre de l'intérieur, dans cet emploi du temps de candidat aux présidentielles, de patron d'une formation politique de droite majoritaire, nous parlons de Cohen et

Rabelais, de Céline et Schopenhauer, de Sénèque et Shakespeare... Inattendu.

Et puis ce moment où tout bascule, où je crois comprendre ce qui fait le grand fauve en politique, ce point commun à tous les gens de pouvoir, droite et gauche confondues, pourvu qu'ils soient dans des partis à même de se trouver effectivement aux affaires : le mépris des lois, l'envie d'occuper un poste, le plus important possible, qui rende possible ce mépris au quotidien, et pour longtemps, car il n'y a au pouvoir que gens sans foi ni loi. Ou du moins pour qui il n'existe qu'une foi et qu'une loi : Soi.

Le Ministre de l'Intérieur, celui qui veille au respect de l'ordre, de la Loi, celui qui fait respecter la conformité de l'action publique au contrat républicain et aux règles constitutionnelles en disposant du pouvoir de mettre en branle la force publique, celui qui a les moyens d'activer par la voie disciplinaire et policière la répression de tout ce qui (lui) semble un désordre, cet homme là, donc, dans son bureau Place Beauvau, fait l'éloge de la transgression... Voici ses propos : « Je pense que l'on se construit en transgressant, qu'on crée en transgressant. Moi-même j'ai créé mon personnage en transgressant certaines règles de la pensée unique. Je crois en la transgression. Mais ce qui me différencie des libertaires (dont j'avais pris soin de lui dire que c'était ma famille), c'est que pour transgresser il faut qu'il y ait des règles ! Il faut qu'il y ait de l'autorité, il faut qu'il y ait des lois. L'intérêt de la règle, de la limite, de la norme, c'est justement qu'elles permettent la transgression. Sans règles, pas de transgression. Donc pas de liberté. Car la liberté, c'est transgresser ». Sidérant : la saillie mérite une note sur sa fiche aux renseignements généraux...

J'ai souvent entendu d'anciens gauchistes devenus chrétiens (Philippe Sollers, Jacques Henric, Guy Scarpetta et une partie de la bande **d'Art-Press**, dont Catherine Millet) défendre Jean-Paul II d'une main et Sade dans l'autre, célébrer les vertus de l'église catholique, apostolique et romaine en même temps que les bordels, les hôtels de passe, les filles du trottoir, les cérémonies sado-masochistes. Ceux-là communient en Georges Bataille qui fut, ontologiquement, le paradoxal défenseur de l'ordre répressif afin de pouvoir le transgresser, puis de jouir de cette transgression. Sade, Bataille, Sarkozy, mêmes combats ?

D'une part l'ordre, la loi, le pouvoir, la norme, le code pénal, la police, la réglementation, la discipline, l'autorité, la force, le Ministère de l'intérieur, d'autre part la négation de tout cela : la liberté entendue comme la licence, la possibilité de faire ce que l'on veut, quand on veut, comme on veut, sans jamais avoir de comptes à rendre à personne. Quelle meilleure place pour un tempérament rebelle aux lois que celle de chef de la police nationale ? Ou pour un individu désireux de s'affranchir et de tuer le Père que celle de patron des forces de l'ordre ? Pour l'ennemi des lois, quel poste plus stratégique que celui de gardien de la loi ? Exercer le pouvoir, c'est être sûr de disposer de l'impunité. Etre au sommet, c'est n'avoir personne au-dessus de soi.

Le Roi n'a que des sujets. Il ne rend donc de comptes qu'aux principes, aux grands et gros mots, autrement dit, à la Loi qu'un subterfuge verbal républicain identifie à la volonté générale, donc à la souveraineté populaire qui a le bon goût de ne jamais demander de comptes . Des comptes que, de toute façon, on ne lui donnerait pas... Au dessus de soi, la Loi sur laquelle on peut s'asseoir. A quoi sert un trône sinon ?

Nous allions vers la fin de notre entretien. J'étais le libertaire qui défend la loi, il était le disciplinaire qui célébrait la transgression ! Le ministre de l'intérieur ne trouvait aux règles qu'une bonne raison d'exister : la possibilité de les ignorer ; le philosophe nietzschéen parlait pour peu d'interdits, mais pour des interdits majeurs, fondateurs de communautés qui, sinon, deviennent impossibles. Et le premier n'excluait pas de partir en vacances avec le second.- qui, lui, n'envisageait pas la chose... Le monde à l'envers !

Les sabliers vinrent rappeler au candidat qu'il avait autre chose à faire que discuter et tirer des plans sur la comète philosophique. Je me souvenais que, dans le courant de la conversation, il avait affirmé, lorsque nous parlions d'Albert Cohen et d'amour, que le désir d'une chose est plus fort que sa réalisation. Savait-il qu'en affirmant : le désir ne tient jamais ses promesses, rien n'interdisait qu'on pense aussi au désir d'être sur la marche du dessus, celle qui le fascine tant, autrement dit de son envie viscérale d'être Président de la République ?

Aveu, clin d'œil, lapsus, soulèvement d'une partie du voile ? Morceau d'inconscient voguant sur l'océan noir comme un bloc de glace à la dérive ? Hameçon ? Dérapage qui livre une clé majeure ? L'horloge continuait à tuer le temps qui le sépare du résultat de la consultation nationale. La lumière devenait moins douce, plus pure, le jour se levait, la matinée s'entamait, il était neuf heures passées. Dans l'embrasure de la porte, il me confie le plaisir qu'il a eu à ces conversations. Sans sourciller, le plus sérieusement du monde, il ajoute : « vous viendrez me voir quand je serai en face »... Nouvelle sidération !

Dix minutes plus tard, sur le trottoir justement en face de l'Elysée, à quelques pas des grilles du ministère, j'attends pour laisser passer probablement sa voiture blindée qui sort. Couleur sombre, verre fumé. Une voiture grise du ministère de l'intérieur devant, la même derrière. Le cortège glisse, passe, part. Probablement pour le meeting du soir à Bordeaux. Ou pour ailleurs, avant. Dans son bureau, il y a Proudhon et Nietzsche, Foucault et Freud qu'il ne lira probablement pas. Peut-être déjà dans une poubelle, ou offerts, ou je ne sais quoi d'autre – des cadeaux pour la retraite de Chirac...

J'ai de la compassion - de la « tendresse de pitié » écrivait Albert Cohen- pour un être qui se détourne autant de lui-même, qui déteste son enfance, qui rit du projet de Socrate, qui veut toujours être dans un temps qui n'existe pas et qui, pour ce faire, piétine son présent avec la même ardeur qu'il foule son passé lointain ; j'ai de la compassion pour cet individu qui voudrait tellement être aimé et, maladroit, se fait tant détester ; j'ai de la compassion pour cet homme blessé qui croit pouvoir panser ses plaies avec les fétiches de la puissance ; j'ai de la compassion pour cet homme fragile qui sur joue tellement la force ; j'ai de la compassion pour cet homme qui n'échappera pas à lui-même : qu'il soit un jour Président de la République, ou qu'il ne le soit pas. L'air était frais, la lumière rasante, le soleil cru, les ombres humides. Je n'aurais pas échangé une seconde de sa vie pour une seconde de la mienne...